

Vijay Singh

Jaya Ganga

Traduit de l'anglais (Inde) par Alain Porte

Du même auteur

Livres

La Nuit poignardée, les Sikhs (Flammarion, 1987)

Jaya Ganga (Penguin, Londres, New Delhi, 1989)

Tourbillon d'ombres (Ramsay, 1992)

La Déesse qui devient fleuve
(Gallimard jeunesse, 1993).

Ballerina, co-auteur, *Escapes d'auteurs*
(Editions du Palais , 2000)

A la recherche du péché sacré, nouvelle, co-auteur, dans
la collection *Une première fois, les Nouvelles du cinéma*,
(Editions du Seuil, Le Thé des Écrivains, 2004)

Cinéma

Scénarii :

Jaya Ganga, 1995

One Dollar Curry, 2003

Bhopali, 2004

*à ma mère
à mon père,
aujourd'hui deux vagues dans le Gange,
et pour cet instant
où je les vois flotter vers l'infini.*

© Ginkgo Éditeur, janvier 2005
47, Villa des Princes 92100 Boulogne
ginkgoediteur@noos.fr

Jaya

Il y a un petit dessin sur la porte de mon studio. C'est un dessin au fusain. Simple. Fragile. Il vit, il ne pourra jamais mourir. Une femme a passé toute une nuit à le faire. Au matin, elle m'a tendu ce vivant reproche. L'image d'une jeune femme franchissant le seuil d'une maison. Elle m'avait aimé. Je ne l'avais pas aimée. Souvent ce sont les femmes qu'on aime le moins qui jettent sur votre vie le regard le plus définitif. Franchissant le seuil, disait-elle, car les femmes passeront toujours les portes de ta vie. Elle avait tout résumé en une simple petite phrase vraie dont seuls les enfants ont le secret.

C'était une nuit d'automne. Les premiers rayons du froid entraient de biais par la fenêtre, comme des doigts de lumière translucides. La lampe à pétrole rouillée brûlait, sa flamme pourpre aussi solitaire que le dessin sur le panneau écaillé de la porte. Je ne trouvais pas le repos, j'étais agité, possédé par une insomnie sacrée. J'avais erré dans la vie. J'avais trop aimé, trop, sans sagesse. J'avais un hommage à rendre aux dieux...

Je quitte mon studio pour me fondre dans la nuit solitaire. Le léger virage de la rue Hallé évoque le brusque infléchissement d'un destin tout personnel. Une deux-chevaux pousse des cris d'orfraie, stoppe, vire et file pleins gaz comme pour me dire que je suis ivre. L'alcool ne fait que révéler que nous sommes des monades sur la roue du temps.

L'avenue René-Coty est la seule route qui mène à l'Absolu. Conduisant au parc Montsouris, elle annonce le terme silencieux d'une vie et les commencements

d'une autre. Étrange parcours mental, cette route voit chaque saison déposer son dernier paraphe. L'automne mélange devant moi le brun sombre, s'ouvre largement sur le secret d'une nuit d'adieu. L'automne a disposé un tapis de feuilles inquiètes pour les ultimes funérailles d'un somnambule.

Parc Montsouris. *Accès interdit à partir de vingt heures*. Le maire de Paris m'imposait ses normes de sécurité publique. Je sautai par-dessus les grilles pour atterrir dans la nuit noire du parc Montsouris, les esprits d'une nécropole ancienne en rendaient l'obscurité transparente. Au pied de l'observatoire marocain, il y a un parterre qui possède toutes les variétés de fleurs au monde. Je n'avais nulle raison d'aimer les fleurs, mais j'avais un hommage à rendre aux dieux, et mon hommage relevait d'une foi qui était moins solennelle que celle d'une religion.

J'ai cueilli quatre chrysanthèmes, cinq roses, cinq œillets, et onze jasmins. En tout vingt-cinq fleurs, et Jaya avait vingt-cinq ans. Pour les réunir en bouquet, j'ai cueilli un collier de *Raat Ki Rani*, de reines de la nuit, la fleur qui résume le mieux l'entier destin de la plus indéfinissable des nuits. Toutes, je les ai attachées avec un cordon rouge consacré, le cordon qui servit à ma mère pour célébrer l'agonie de ma naissance sur cette planète aux énigmes sans nombre.

L'eau était sombre. Elle coulait silencieusement. Elle avait le souffle régulier d'une femme après les rafales de l'amour. Elle semblait chaude, apaisante. J'allumai un encens, et la pâte noire dégagede une lourde fumée blanche qui se mit à flotter sur les eaux sombres. L'air embaumait la cérémonie. Le vent jouait de la flûte. Dans le calme suraigu d'une nuit parisienne, je brisai une noix de coco sur un caillou pour que son esprit puisse échapper à la vanité dissolvante du

monde. Noix de coco et guirlande, vermillon et khôl, bracelets et nattes, tout ce qui était son éros et sa promesse d'amour, j'ai tout lancé sur la Seine avec la foi absolue que tous les fleuves conduisaient à Ganga...

Jaya était partie depuis douze heures. Juste avant son départ, j'avais mis du *sindhoor*, un trait de vermillon, dans le sillon qui partage sa chevelure. Achevant un acte hérétique selon l'orthodoxie hindoue, s'offrant par jeu un autre mariage, prenant l'objet pour le sujet, elle avait orné ma tête d'une mince ligne de couleur sacrée. Le rite était accompli. Sindhoor signifie union et l'union est le germe de la désunion. Sindhoor est tragédie, car la tragédie n'est rien d'autre que la première union.

On s'était quittés à l'instant même où l'on se désirait le plus. On s'était rencontrés et séparés comme les enfants innocents du principe nommé « hasard objectif », le seul auquel nous ayons jamais offert nos hommages païens. Deux désirs réunis par une causalité externe, deux désirs séparés par une causalité externe, c'était là le seul moment où nous puissions désirer l'histoire, autant que l'histoire pouvait nous désirer, nous. Nous restions pour toujours les enfants de l'histoire et l'histoire était le pleur mystérieux de notre enfant, l'Ami Pierrot...

Jaya partie, je pris l'autobus pour la porte Maillot.

Le soleil, boule de brume orange, se levait à travers les boucles d'une Algérienne assise tout à côté. Ses rayons éclairaient l'univers entier, et pourtant rien n'existait dans mon empire, somptueux mais rigoureusement vide. Loin en moi, je vis Jaya, elle portait un châle pashmina d'un gris subtil, fondu dans les coloris du soleil se levant sur Ganga. Je sentis le parfum de son souffle monter lentement vers la nuit. Je vis ses pieds danser sur les vagues de Ganga. J'ai touché sa jambe et Ganga a souri.

L'absence ne veut pas dire chagrin. Plaisir et tristesse sont des sentiments trop terrestres pour supporter le poids d'états d'âme transcendants. Une absence absolue a le pouvoir de contenir brièvement mais entièrement une absolue présence. L'absence éclaire le monde intérieur comme une toute petite luciole éclaire la nuit noire. Jaya était cette luciole, lueur mourante devant les yeux d'un prisonnier, coupable d'amour.

L'absence met à nu la liberté, une effrayante liberté. L'absence m'emprisonne dans une geôle sans barreaux. C'est elle qui m'accorde le précieux privilège de réinterpréter ce monde d'habitudes et de valeurs sérieuses, et, de ses mêmes doigts de magicienne, c'est elle qui me dote d'une précieuse cécité qui me préserve de tout ce que je réinvente. Elle me donne un royaume sans les yeux pour en voir la reine. Grâce à elle, mon univers vient de renaître, mais cet univers est aussi une création qui récusé l'être même de son propre créateur. Elle est illusion, elle est non-histoire. Elle est et elle n'est pas. Rien ne compte car rien n'existe. Tout au fond de l'espace, Ganga coulera toujours, et sur elle ma barque solitaire, avec pour destination les cieux, égrènera toujours « Qui suis-je ? Qui est-elle ? Pourquoi est-elle ici sans être ici ? Pourquoi est-elle là sans être là ? Où est le pont des Soupîrs de nos communs désirs ? ». Si seulement je pouvais couler comme Ganga dans l'immensité des mers infinies... Sur le chemin du retour, complètement épuisé par les remous de ma conscience, j'entrai dans un petit jardin près de l'avenue du Maine. Je m'étendis de tout mon long sur la pelouse. Deux jeunes enfants, d'environ sept ou huit ans, étaient assis bras dessus, bras dessous sur un banc vert, patiné par les intempéries. La petite fille avait un poster dans sa main. Des images d'acteurs et d'actrices dans les habits de leurs rôles. En haut, on pouvait lire :

« Devinez qui est qui. » La petite fille, Armelle, dit d'un ton mutin : « Quand je serai grande, je sortirai avec lui. » Le jeune garçon, Jean, répliqua en écho : « Et moi, je sortirai avec elle. » Ainsi, ils poursuivaient leur jeu, prenant rendez-vous avec tel acteur ou tel actrice sur le libre échiquier de leurs désirs sans frein. Soudain la petite fille s'écria victorieusement : « Et moi, je sortirai avec lui. » Hélas ! Le garçon fut frappé de tristesse car il n'y avait plus sur le poster de femme avec qui prendre date. Il tourna brusquement le dos pour se cacher derrière un rameau de saule pleureur. La mère arriva : « Allons. Il se fait tard, les enfants. » Ébahi, regardant le soleil, Jean demanda : « Maman, pourquoi le soleil se couche... ? »

Je regagnai ma maison, tournant doucement la clé pour ouvrir un temple ou un cimetière, je ne savais quoi. En allant prendre un paquet de cigarettes, je trouvai une enveloppe dont la présence m'avait complètement échappé auparavant. Jaya disait : « Après quatorze jours passés avec toi, la vie m'a presque tout donné. J'aurais accompli mon *karma* si dans ma prochaine incarnation nous pouvions passer trois jours ensemble sur les rives de Ganga, à Bénarès. Adieu, je te souhaite d'être follement aimé. Ta folle Jaya-bangaru. »

Je sortis de mon studio et m'assis sur les marches de l'escalier. Un puissant courant d'air, appelé par les portes ouvertes de ma maison, s'engouffrait en sifflant dans la spirale énigmatique de la cage d'escalier. Je jetai un regard quelque cinquante marches plus bas, les flots furieux de Ganga fouettaient les rivages déchiquetés de l'histoire. Les puissantes rafales d'un vent de mousson incommodaient les baigneuses. Des rires nerveux ou étouffés les secouaient tandis qu'elles s'efforçaient de conserver autour de leur corps leurs vêtements de cotonnade colorée. Au cœur de Ganga menaçante,

les pêcheurs, leurs filets suspendus à des perches de bois, tanguaient sans fin, dans l'attente d'une existence matérielle dure à gagner dans les bazars aléatoires de la modernité. Et pile au-dessous de moi, sur le *Ram Ghat* à Bénarès, les flammes palpitantes d'une jeune morte, habillée de rouge comme elle le fut lors de son mariage, étaient entourées par la psalmodie immaculée du « *Ramanam Satyhai, Ramanam Satyhai* ». Le son de l'hymne funèbre jaillit aussi haut que celui des obsèques de Che Guevara. Une petite fille lança sur Ganga une lampe à huile comme pour signifier sa gratitude d'avoir rencontré la mort à l'âge tendre de sept ans. Au milieu de toutes ces images, de ces gestes et de ces émotions terrestres, Ganga, indifférente et omniprésente, coulait sans fin, interminable feuille de velours noir offerte au destin du Nord de l'Inde.

Ainsi Jaya était devenue Ganga, et Ganga, Jaya. Devant moi, Ganga me tendait ses bras grands ouverts pour m'étreindre comme une femme. Je m'y lançai comme je m'étais lancé dans ceux de Jaya. Jaya, alors, était devenue ce lent pèlerinage apaisant le long du fleuve qui relie les glaciers à la baie du Bengale où les eaux s'évaporent en mirages. Jaya, pour moi, s'était déjà réincarnée sous la forme de ce fleuve immense et millénaire dont les berges avaient vu naître *Veda, Purâna, Mahâbhârata* et *Râmâyana*. Aux premières heures du jour, Jaya était déjà devenue cette immense civilisation-fleuve dont les seins charriaient les empreintes indélébiles de chaque pèlerinage de l'histoire indienne. Des Aryens aux Maurya, des Kushan aux Gupta, des hommes de l'Asie Centrale aux Perses, des Moghols aux Anglais, des Hollandais aux Français. Et au XX^e siècle, c'était Jaya en qui se fondaient les rivages de l'Histoire qui mêlait les natures contradictoires du

sentiment religieux et de l'hérésie, de la foi et de l'avidité matérielle, de la dévotion et du crime, perturbant l'inspiration des chanteurs-nomades et le mercantilisme facile du cinéma moderne. Comme j'avais accepté Jaya avec toutes ses faiblesses à ciel ouvert, j'acceptais Ganga, sa réincarnation, avec toutes ses vérités philosophiques et les sordides bazars de ses femmes. Car, au-delà de tout, Jaya était le cours intemporel de Ganga, l'artère au cou gracile d'un cygne où battait le souffle pourpre de toute l'humanité...

« Attention, jolie vague, il y a un essaim de photons sous ta robe. » J'ai soulevé le bord de sa robe et j'ai découvert Ganga l'hymne védique, Ganga *ajñana-timira-bhânu*, la lumière dans les ténèbres de l'ignorance, Ganga le lyrisme de Kabir, Meera et Surdas, Ganga l'anti-symphonie des bauls et des majhis du Bengale, Ganga la déesse et Ganga la prostituée.

Et par un dimanche matin d'automne à la pâleur mortelle, je fis mes bagages et partis pour Ganga...